

l'anglais comme je sais le grec. Le plus ébahi des élèves, ce fut moi. Cependant je ne tardai pas à reprendre mes sens, je devins radieux, et il me semble que je regagnai mon siège d'un pas un peu insolent.

Mais l'après-midi, pendant la leçon de géographie, je me sentis malade. J'avais le regard voilé, mes tempes battaient, mes joues brûlaient, ma gorge était sèche, comme remplie de poussière. Le maître vit ma figure rouge et me fit reconduire à la maison par un grand.

J'avais sept ans.

Et pendant qu'on allait quérir le médecin, que ma mère préparait des flanelles et faisait chauffer de l'eau, mon père me berçait entre ses bras. J'étais dévoré par la fièvre. Je toussais de cette toux rauque et creuse qui effraie toujours tant les parents.

—Il ne faut pas que tu sois malade, mon homme, dit mon père; il faut que tu vives pour faire un brave patriote.

—Un patriote, papa, qu'est-ce que c'est ?

—Un patriote, c'est un homme qui ne se laisse maltraiter, ni lui ni ses gens, par personne, et qui garde tous ses droits et tout ce qui lui appartient, même au risque de se faire tuer, surtout quand ce sont les Anglais qui veulent les voler. Ton grand-père était un vrai patriote. A propos, ma femme, il y aura douze ans demain que mon père a été tué au feu à Saint-Denis, dans la maison de ma tante Saint-Germain.

—Par qui, papa ?

—Par une balle anglaise, par un soldat anglais.

—Pourquoi ça ? Je n'apprendrai plus l'anglais, à présent.

—Au contraire, reprit mon père; tâche de l'apprendre comme il faut. Tu pourras plus tard te défendre contre les Anglais dans leur langue. Je te dirai quand tu seras plus vieux pourquoi ils ont tué ton grand-père. Mais souviens-toi toujours qu'il faut être patriote avant tout.

—Étais-tu avec lui, papa ? dis-je en râlant.

—Oui; nous nous battions côte à côte, dans une fenêtre. Il y avait entr'autres un soldat qui nous visait sans cesse, mais son fusil rata longtemps. A la fin le coup partit et mon père tomba. Je cours chercher le vicair de la paroisse, M. Lagorce, qui lui ad-

ministra les derniers sacrements, et il mourut en patriote.

Je n'en compris pas plus; le délire me prit, mais au bout de huit jours j'étais sauvé. J'avais eu une rougeole pourprée: c'est ainsi, du moins, que feu le Dr Morin nommait cela.

De cette première leçon de patriotisme il m'est resté un souvenir ineffaçable. Patriote! voilà un mot que j'ai bien médité. Mon père qui l'était,—et qui l'est encore, Dieu merci!—sans savoir définir la chose, ne m'avait appris qu'une des significations du mot. J'ai su les autres depuis, et je trouve que patriotes au même degré sont ceux qui paient de leur sang la conquête des libertés publiques et ceux qui en conservent le précieux dépôt.

Nous tous qui affirmons aujourd'hui notre attachement à la nationalité canadienne-française en déployant tout ce que nous avons de pompe et de faste dans nos fêtes, nous prouvons bien que bon sang ne peut mentir: nous sommes des patriotes.

Alphonse LUSIGNAN.

VICOMTE DU CANADA

LA rumeur que sir Wilfrid Laurier serait élevé à la pairie, ayant fait dire au *Daily Telegraph*, de Londres, qu'il existait autrefois un comte de Stirlive, vicomte du Canada, mais que ces titres n'avaient existé que peu de temps et étaient perdus dans l'oubli, lord Sandys a immédiatement écrit pour revendiquer la possession de ces titres, dont il a hérité, et qui n'ont jamais cessé d'exister depuis leur création, en 1621.

FEVAL ET LE CANADA

VOICI quelque chose digne de figurer dans vos "Pages oubliées". C'est une appréciation de Paul Féval sur le parler français au Canada. "A Vitré, l'on gémit ou l'on clapote; à Vannes, les mots passent, comme de la soupe, des deux côtés des langues épaisses; à Saint-Brieux, la parole se danse lentement sur d'incroyables cadences; à Saint-Malo... Mais, à tout prendre, où parle-t-on comme il faut? Le véritable accent français est-il ce cahoteux et bruyant roulement à l'aide duquel s'étourdissent ré-